

LIÈGE ET LA FRANCE

Les liens de Saint-Lambert avec l'architecture de l'ancienne province ecclésiastique de Reims de la fin du XIIe au milieu du XIIIe siècle

Dany SANDRON*

En guise de préliminaires et sans prétendre brosser un panorama complet, nous formulons quelques observations sur l'architecture du nord de la France, des origines de l'architecture gothique à l'époque de la double consécration de la façade et du chœur de Saint-Denis en 1140 et 1144, jusqu'à l'achèvement de la nef de la cathédrale de Reims à l'extrême fin du XIIIe siècle, avant d'évoquer plus en détail les liens qui peuvent être établis entre le nord de la France et la cathédrale de Liège.

Selon une vision académique qui privilégie une conception évolutionniste de l'art, on a coutume de ranger en trois phases successives les monuments élevés durant cette période. Au premier art gothique (vers 1140-1190) succéderait le gothique «classique» pour reprendre la terminologie de Focillon [1], des années 1190 jusque vers 1230, avant que ne triomphe le gothique rayonnant, lequel perdure jusqu'à la fin du XIVe siècle. Chaque phase est censée présenter une spécificité: raffinement pour la première, monumentalité pour la seconde, technicité pour la dernière. Cette tripartition est à l'évidence déséquilibrée, comme le révèle aussitôt la durée très inégale des phases, respectivement de cinquante, trente et cent cinquante années. Leur définition repose sans cohérence sur des critères variés: chronologiques pour la première phase, chronologiques et formels pour la deuxième, formels uniquement pour la troisième.

La difficulté d'appréhender l'unité du premier art gothique a été contournée en insistant sur sa diversité, la multiplicité des expérimentations qui le caractérisent, avec implicitement de la fragilité de cette construction théorique [2]. La définition «formelle» du gothique classique se rapporte à un groupe particulièrement restreint d'édifices dont le gigantisme a

focalisé l'attention: les cathédrales de Chartres, Reims et Amiens notamment. Pour intégrer des monuments différents, certains concepts ont été forgés, le plus notoire est celui de «Résistance» à Chartres imaginé par Jean Bony [3], stimulant mais erroné par le fait que l'architecture chartraine n'est pas le parangon de l'architecture au début du XIIIe siècle. Chartres a pu servir de référence, mais assez peu finalement hors du ressort diocésain, et en aucun cas comme modèle ou comme repoussoir majeur.

L'étiement extrême du gothique rayonnant de 1240 à 1380 environ trahit les carences de nos connaissances sur l'architecture du XIVe siècle, trop longtemps négligée en France. La primauté accordée légitimement à Paris a occulté certains foyers comme la Normandie ou le nord de la France, dans une tendance centralisatrice exaltant l'*Opus francigenum*, exagérément perçu comme un art de cour [4]. Ce courant envisagé en bloc, est considéré quasi exclusivement en référence aux monuments fondateurs (Saint-Denis [5], la Sainte-Chapelle [6] et les façades du transept de Notre-Dame à Paris [7]), d'où l'accusation de sécheresse portée à l'encontre des monuments ultérieurs, dont le qualificatif de «doctrinaire» forgé par Gross [8], mal compris, n'a pas peu contribué au discrédit. Cette vision schématique ne résiste évidemment pas à l'examen détaillé des monuments.

Une approche privilégiant les éléments de continuité plus que de rupture, insistant sur les phénomènes de perma-

(*) Université Paris IV Sorbonne.

[1] H. Focillon, *Art d'Occident*, Paris, 1938.

[2] P. Héliot, «La diversité du gothique à ses débuts», *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1967.

[3] J. Bony, "The Resistance to Chartres in Early XIIIth Century", *Journal of the British Archaeological Association*, 3e sér., t. 20-21, 1957-1958, p. 35-52.

[4] R. Branner, *Saint Louis and the Court Style*, Londres, 1965.

[5] C. Bruzelius, *The 13th-century Church at Saint-Denis*, New Haven, Londres, 1985.

[6] R. Branner, *op. cit.*; D. Kimpel, R. Suckale, *L'architecture gothique en France 1130-1270*, Paris, 1990.

[7] D. Kimpel, *Die Querhausarme von Notre-Dame zu Paris und ihre Skulpturen*, Bonn, 1971.

[8] W. Gross, *Die abendländische Architektur um 1300*, Stuttgart, 1948.

nence, de résurgences et de synthèse, pas propres d'ailleurs au nord de la France, enrichirait le tableau en nuanciant sensiblement la vision d'un ordre et d'une cadence arbitrairement établis.

On voit le profit à tirer de l'étude conjointe des statuts des édifices et de leur typologie architecturale, de la chapelle à la cathédrale, l'intérêt à reconstituer une hiérarchie des monuments avec des édifices «leaders», à commencer par les cathédrales qui définissent une architecture diocésaine, l'apport des interactions entre différentes sphères du monde religieux. Pour se limiter à l'architecture ecclésiastique, il faut analyser l'impact exercé par l'architecture réformée, celle des Cisterciens, plus tard celle des ordres mendiants, en complément des cas déjà évoqués de permanences et de résurgences qui se traduisent tout autant dans les formes.

Chaque monument peut donc être en grande partie défini comme la synthèse de références plus ou moins éloignées géographiquement et chronologiquement. On s'en rend d'autant mieux compte lorsqu'on sort du cortège des cathédrales du nord de la France, où l'historiographie française a trop souvent contingenté l'histoire des deux premiers siècles de l'architecture gothique, pour se pencher sur d'autres chantiers.

Celui de la cathédrale de Liège, autant qu'on puisse en juger par la documentation disponible [9], est exemplaire de la liberté d'exploitation d'un fonds d'idées, de techniques et de formes, au gré des hommes, maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvre. La connaissance de la cathédrale gothique de Liège passe par une tentative d'appréciation de la culture architecturale dont pouvaient disposer ses maîtres d'ouvrage comme ses maîtres d'œuvre. Nous proposons de l'évaluer en ce qui concerne la création artistique du nord de la France qui correspond, au Moyen Âge, à la province ecclésiastique de Reims [10], depuis la période qui suit immédiatement l'incendie qui endommagea en 1185 la cathédrale liégeoise, jusqu'au milieu du XIIIe siècle.

En l'état de la documentation disponible, les liens avec des monuments du nord de la France ne peuvent reposer sur des mentions nominatives de personnages, trop erratiques, mais sur des comparaisons précises entre édifices.

Les analogies ponctuelles n'indiquent évidemment pas forcément des rapports de filiation, et leur liste pourrait rapide-

[9] Voir la contribution de Mathieu Piavaux dans ce volume et les publications suscitées par les investigations archéologiques sur le site de la cathédrale, notamment: F. Ullrich, «Analyse métrologique des vestiges de la cathédrale Saint-Lambert à Liège (partie orientale)», *Les fouilles de la Place Saint-Lambert à Liège 1*, ERAUL 18, Liège, 1984, p. 305-310; R. Forgeur, «Sources historiques et iconographiques», *Les fouilles de la Place Saint-Lambert à Liège 2. Le vieux marché*, ERAUL 23, Liège, 1988, p. 15-33 et M. Otte dir., *Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège 4. Les églises*, ERAUL 57, Liège, 1992.

[10] La province ecclésiastique de Reims regroupait alors sous l'autorité du métropolitain les diocèses suffragants de Soissons, Laon, Châlons, Noyon, Beauvais, Senlis, Amiens, Cambrai, Arras, Thérouanne et Tournai.



Figure 1. Soissons, cathédrale, bras sud du transept.

ment devenir fastidieuse. On se trouve ainsi vite limité dans l'appréciation des sources réelles du chœur oriental de la cathédrale de Liège, reconstruit à partir de l'extrême fin du XIIe siècle [11]. On y rencontrait une abside à cinq pans entourée d'un déambulatoire et dépourvue de chapelles rayonnantes, comme le chœur primitif de Laon [12] et celui disparu de la cathédrale d'Arras [13]. Le déambulatoire particulièrement étroit ne dépassait pas le tiers de la largeur du vaisseau principal, comme au bras sud de la cathédrale de Soissons (fig. 1).

Si le chœur oriental, comme c'est probable, disposait d'un triforium, les liens avec le nord de la France où le chœur de Laon en présente sans doute la plus ancienne occurrence, s'en trouvaient renforcés. Le choix de triplets pour les fenêtres hautes pouvait témoigner de contacts avec la Champagne, Saint-Remi de Reims notamment.

[11] L'analyse dendrochronologique des pieux de fondation fournit comme date d'abattage 1194/1195, cf. P. Hoffsummer, «Les structures de bois et leur analyse dendrochronologique», *Les fouilles de la Place Saint-Lambert à Liège 1*, ERAUL 18, Liège, 1984, p. 272-273.

[12] W. Clark, R. King, *Laon Cathedral. Architecture*, Londres, 1983; W. Clark, *Laon Cathedral. Architecture: The Aesthetics of Space, Plan and Structure*, Londres, 1987.

[13] P. Héliot, «Les anciennes cathédrales d'Arras», *Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites*, t. 4, 1953, p. 11-109.



Figure 2. Noyon, cathédrale, intérieur du massif de façade.

Dans le transept oriental de Liège, les deux passages superposés du mur occidental – *triforium* et coursière intérieure à l'appui des fenêtres hautes – permettent d'évoquer l'élévation du massif occidental de Noyon, conçu au plus tard au tout début du XIII^e siècle (fig. 2) [14]. Le triplet étagé du mur-pignon nord de Saint-Lambert pourrait renvoyer à la même façade, mais celui de la partie médiane du frontispice de Noyon est le fruit de la restauration après la Première guerre mondiale [15]. Plus largement, ce type de baie se rencontre fréquemment dans le nord de la France depuis Reims jusqu'à Saint-Germer-de-Fly [16] ou Arras notamment.

La nef, entreprise vers 1230-1250, devait présenter une élévation à trois niveaux, classique dans les grands édifices au XIII^e siècle. L'existence d'un triforium renvoie au même milieu déjà évoqué, et dans l'hypothèse d'un second passage intérieur à l'appui des fenêtres hautes, les liens se trouveraient renforcés avec Auxerre [17] et Dijon [18], ce dernier édifice ayant également la caractéristique de présenter des triplets aux fenêtres hautes. Ceux de la nef de Liège étaient coiffés d'un arc de décharge en plein cintre, ce qui nous rapproche de la solution adoptée à la cathédrale d'Arras. On rencontrait peut-être cette formule aux baies éclairant directement le déambulatoire de Saint-Quentin avant la réfection des remplages au XV^e siècle [19].



Figure 3. Noyon, cathédrale, déambulatoire.

Pour mieux saisir les rapports entre Liège et le nord de la France, il est préférable de confronter les foyers concernés à l'aune de quelques éléments architecturaux précis afin de tenter d'évaluer pour chaque cas le degré de réceptivité mais aussi d'inventivité du chantier mosan. Les lacunes de la documentation sur Liège amènent à privilégier les points sur lesquels Saint-Lambert nous est le mieux connu, c'est-à-dire le traitement des supports et le contrebutement.

Traitement des supports

Les piliers engagés du déambulatoire de Liège comportaient cinq colonnettes, en correspondance parfaite avec les retombées de voûtes, celles des formerets sur les colonnettes extrêmes, des ogives sur les colonnettes médianes, et enfin du doubleau sur la colonnette centrale. Cette logique structurelle était habituelle dans le nord de la France depuis les débuts de l'architecture gothique, et on en conserve de nombreux témoignages à Saint-Germer-de-Fly, Noyon (fig. 3), Saint-Germain-des-Prés, ou Laon [20].

[14] D. Sandron, «Ad introitum templi. À propos des massifs de façade des cathédrales de Soissons et de Noyon au début du XIII^e siècle», *L'art gothique dans l'Oise et ses environs, mi XII^e – XIV^e siècle*, Actes du colloque du G.E.M.O.B., 10-11 oct. 1998, Beauvais, 2001, p. 73-85.

[15] Ch. Seymour, *La cathédrale Notre-Dame de Noyon au XII^e siècle* (Bibliothèque de la Société Française d'Archéologie), Genève-Paris, 1975 (traduction de la 1^{ère} éd. parue en anglais en 1939).

[16] J. Henriot, "Un édifice de la première génération gothique; l'abbatiale de Saint-Germer-de-Fly", *Bulletin Monumental*, t. 143, 1985, p. 93-142.

[17] H.B. Titus, «The Auxerre Cathedral Chevet and Burgundian Gothic Architecture», *Journal of the Society of Architectural Historians*, t. 47, n^o1, 1988, p. 45-56.

[18] A. Erlande-Brandenburg, «Notre-Dame de Dijon, la paroissiale du XIII^e siècle», *Congrès archéologique de France, 152^e session 1994, Côte-d'Or; Dijon, la Côte et le Val-de-Saône*, Paris, 1997, p. 269-275.

[19] P. Héliot, *La basilique de Saint-Quentin*, Paris, 1967.

[20] J. Bony, *French Gothic Architecture of the 12th and 13th Centuries*, Berkeley, Los Angeles, London, 1983.

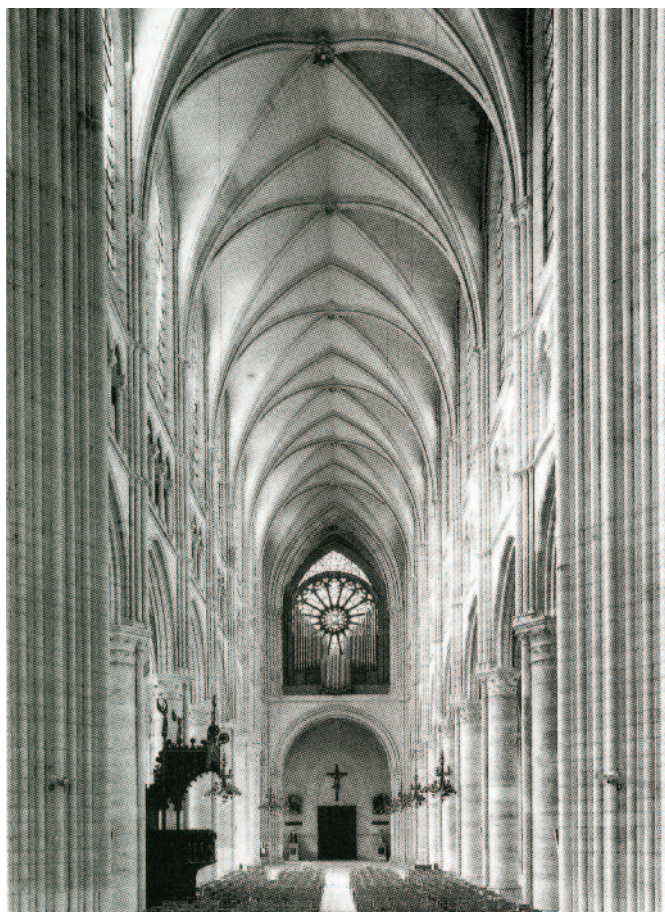


Figure 4. Soissons, cathédrale, vaisseau central.

Les documents figurés se rapportant au déambulatoire de Saint-Lambert font supposer que ses travées devaient être couvertes de voûtes quadripartites, étant donnée l'identité des retombées d'un support à l'autre. En raison de l'étroitesse du déambulatoire, les travées dans la partie tournante devaient être légèrement trapézoïdales. Se pose la question de l'éclaircissement de ce niveau, par des baies simples ou géminées [21].

Outre ces témoignages d'un possible emprunt à des formules éprouvées de l'architecture du nord de la France, on trouvait dans le chœur de Saint-Lambert la preuve de la réception quasi immédiate d'une forme «française» avec les supports des grandes arcades du chœur, constitués d'une forte colonne contre laquelle était adossée une unique colonnette vers l'intérieur, un type qu'on appelle communément «pile soissonnaise» en raison de sa probable apparition tout au moins de sa généralisation dans le chœur et la nef de la cathédrale de Soissons (fig. 4) [22]. En dehors des monuments de cette ville qui en firent un abondant usage - la nef de Saint-Léger [23], le vaisseau central

[21] Le même problème se pose pour le chœur primitif de la cathédrale de Laon, cf. W. Clark, *op. cit.*

[22] D. Sandron, *La cathédrale de Soissons, architecture du pouvoir*, Paris, 1998.



Figure 5. Soissons, cathédrale, supports à l'entrée de la chapelle oblique du bras sud du transept.

de Saint-Jean-des-Vignes [24], le chœur de Saint-Crépin-le-Grand [25] - et de la collégiale de Saint-Quentin [26], la pile soissonnaise fut adoptée pour les absides des cathédrales de Chartres et de Reims notamment [27], où sa sveltesse convenait mieux que les piliers cantonnés à quatre éléments engagés à un endroit où les supports étaient resserrés.

La présence de bagues distingue cependant les supports de l'abside de Liège des édifices précédemment cités. Elle peut être rapprochée toutefois de la faveur qu'a connue

[23] D. Sandron, *Picardie gothique. Autour de Laon et Soissons. L'architecture religieuse*, coll. Les Monuments de la France gothique, Paris, 2001, avec bibliographie.

[24] P. Héliot, "L'ancienne église abbatiale de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons", *The Antiquaries Journal*, t. 49, n°1, 1979, p. 113-120; Sh. Bonde, Cl. Maines, "L'abbaye augustinienne de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons", *Congrès Archéologique de France, Aisne méridionale 1990*, Paris, 1994, t.II, p. 589-632; D. Sandron, 2001; Sh. Bonde, Cl. Maines, *Saint-Jean-des-Vignes in Soissons. Approaches to its architecture, archaeology and History*, Bibliotheca Victorina, XV, Turnhout, 2003.

[25] B. Ancien, «La chronique tourmentée de l'église et des bâtiments de l'abbaye Saint-Crépin-le-Grand de Soissons», *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. 28, 1983, p. 201-225.

[26] P. Héliot, *La basilique de Saint-Quentin*, Paris, 1967.

[27] A Chartres, les colonnettes engagées ont été supprimées lors de l'installation du nouvel autel majeur au XVIIIe siècle.



Figure 6. Saint-Quentin, porche occidental.

cet élément plastique décoratif dans l'architecture du nord de la France jusqu'à la fin du XIIe siècle – ainsi, pour se limiter aux supports, dans le bras sud de Soissons, à la jonction du déambulatoire et de la chapelle oblique (fig. 5), ou encore au porche ouest comme dans la chapelle Saint-Michel qui le surmonte à Saint-Quentin (fig. 6). La nef de Noyon en présente encore dans les bas-côtés des deux dernières travées de la nef alors que les bagues disparaissent dans les parties occidentales [28]. On en retrouve à Reims, dans les piliers implantés à l'entrée des chapelles rayonnantes de la cathédrale. Ainsi la réception rapide du pilier soissonnais subit-elle une nette inflexion avec l'adjonction de bagues, qui n'induisent pas forcément une même source géographique, puisque cet élément est fréquent ailleurs, à Arras, Canterbury ou Londres (Temple church).

Les grandes arcades de la nef comportaient des colonnes, simples ou géminées, la première solution paraissant la plus vraisemblable étant donné la faveur dont elle jouit dans la région, à Tongres, Walcourt ou Dinant (1227) [29]. Dans le nord de la France, elle fut reprise vers la même époque dans la



Figure 7. Reims, Saint-Remi, déambulatoire.

nef de Saint-Etienne de Châlons-sur-Marne [30], dans le chœur de la cathédrale d'Auxerre [31] et la nef de Notre-Dame de Dijon [32]. On ne peut toutefois exclure une référence directe à des expériences plus anciennes remontant au XIIe siècle dont les cathédrales de Laon et de Paris, tout comme Saint-Remi de Reims comptent parmi les plus importants témoins.

L'impact des monuments liés au foyer rémois paraît bien dominant dans le traitement des supports des bas-côtés de la nef. Dans les bas-côtés, les colonnes engagées au sommet desquelles convergeaient les retombées des arcs de la voûte rappellent le déambulatoire de Saint-Remi de Reims (fig. 7) [33], lui-même citant probablement la solution dyonisienne des colonnes isolées à l'entrée des chapelles dans une formule magnifiée par des triplets créant une superbe colonnade courbe à la périphérie du déambulatoire. Plus sobrement, les colonnes seront reprises dans les bas-côtés de la nef de Saint-Remi [34]. La grande abbatiale rémoise est la source incontestable de la formule des supports engagés du chœur

[28] Ch. Seymour, *La cathédrale Notre-Dame de Noyon au XIIe siècle* (Bibliothèque de la Société Française d'Archéologie), Genève-Paris, 1975 (traduction de la 1ère éd. parue en anglais en 1939); A. Prache, "La cathédrale de Noyon, état de la question", *La ville de Noyon*, (Cahiers de l'Inventaire, n°10), Amiens, 1987, p. 71-80.

[29] La seconde solution renverrait à la cathédrale de Sens et son importante postérité: chœurs des cathédrales de Canterbury et d'Arras, de l'abbatiale de Montier-en-Der (H. Delhumeau, *Les campagnes de construction de l'église abbatiale de Montier-en-Der*, thèse de doctorat de IIIe cycle, Université de Paris IV, 1984, 4 t. dactylographiés; R. Suckale, «Der gotische Neubau der Abteikirche von Montier-en-Der und Gautier III. von Brienne: welche Schlüsse erlaubt die Gestalt des Sanktuariums ?», *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, t. 22, 1989, p. 61-72; A. Prache, «Les constructions gothiques de l'ancienne abbatiale de Montier-en-Der», *Les moines du Der 673-1790*, Actes du colloque international d'histoire Joinville-Montier-en-Der, 1er-3 oct. 1998, P. Corbet éd., p. 433-443) comme à la double travée occidentale de la nef de Saint-Remi de Reims (A. Prache, *Saint-Remi de Reims. L'œuvre de Pierre de Celle et sa place dans l'architecture gothique* (Bibliothèque de la Société Française d'Archéologie, vol. 8), Genève, 1975, p. 49-52).

[30] J.-P. Ravoux, "La cathédrale de Châlons-sur-Marne", *Congrès Archéologique Champagne 1977*, Paris, 1980, p. 360-400.

[31] H. Titus, *op. cit.*

[32] A. Erlande-Brandenburg, *op. cit.*

[33] A. Prache, *op. cit.*, 1975, p. 62-67.

[34] A. Prache, *op. cit.*, 1975, p. 83-84.

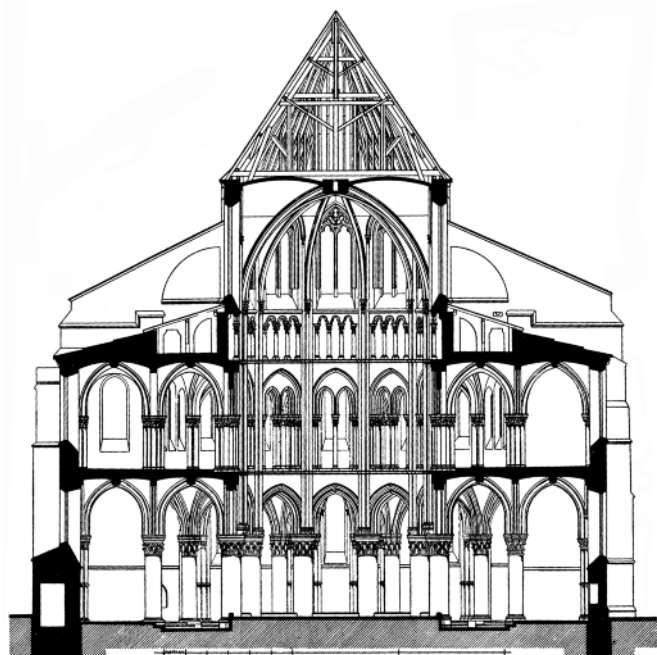


Figure 8. Mouzon, coupe transversale sur le chœur (d'après H. Reiners et W. Ewald, *Kunstdenkmäler zwischen Maas und Mosel*, Munich, 1921, p. 85).

de Mouzon dans les Ardennes (fig. 8) [35] qui à son tour présente peut-être la référence géographique la plus proche de la nef de Saint-Lambert [36]. Mais le traitement si particulier de colonnes engagées au tiers s'apparente là étroitement au système adopté dans le courant de la première moitié du XIII^e siècle dans les nefs de l'abbatiale d'Orbais (fig. 9) [37] et de la collégiale détruite du Mont-Notre-Dame (fig. 10) [38], toutes deux certes dans l'ancien diocèse de Soissons, mais nettement affidées à l'architecture de la métropole rémoise.

L'usage de la colonne isolée ou engagée se combine dans la nef avec des piliers quadrilobés, entiers aux extrémités du vaisseau central, ou ramenés à deux éléments à celles des bas-côtés. Ce type de support pourrait être la contraction des piliers cantonnés généralisés à Chartres et repris dans les grandes arcades de la cathédrale de Reims où ils ont été adoptés également à l'entrée des chapelles rayonnantes. Ce type de pilier semble avoir paru adapté à l'intersection de vaisseaux



Figure 9. Orbais, supports engagés du collatéral nord de la nef.

comme on le constate au débouché dans la croisée du transept des nefs de Saint-Léger de Soissons (fig. 11) [39] ou de Saint-Ferréol d'Essômes [40], ou encore dans le massif occidental de la collégiale disparue du Mont-Notre-Dame (fig. 12) [41].

Traitement du contrebutement

Le chœur oriental de Saint-Lambert [42] était couronné d'une *Zwerggalerie*, tout à fait étrangère à notre aire d'étude, vers laquelle nous ramène en revanche la présence d'arcs-boutants.

[35] Fr. Souchal, «L'abbatiale de Mouzon», *Les Cahiers d'études ardennaises*, n°6, Charleville-Mézières, 1967.

[36] Le chapiteau qui se trouve dans le cloître de l'actuelle cathédrale Saint-Paul de Liège et qui passe pour provenir de Saint-Lambert présente des dimensions comparables à celles du rond-point de Mouzon, ce qui autorise pareillement à restituer à Liège des colonnes au fût d'un diamètre de 95 cm environ.

[37] A. Villes, «L'ancienne abbatiale Saint-Pierre d'Orbais», *Congrès Archéologique Champagne 1977*, Paris, 1980, p. 549-589; D. Sandron, *op. cit.*, 2001, p. 295-304.

[38] Ch. Givelet, *Le Mont-Notre-Dame, histoire et description*, Limé, 1893; E. Lefèvre-Pontalis, «L'église du Mont-Notre-Dame», *Congrès Archéologique Reims 1911*, Paris, Caen, 1912, t.I, p. 250-257; J. Tealdi, *L'ancienne collégiale du Mont-Notre-Dame. Étude historique, architecturale et archéologique*, Fismes, 1992.

[39] D. Sandron, «L'église Saint-Léger de Soissons», *Congrès Archéologique de France, Aisne méridionale 1990*, Paris, 1994, t. II, p. 633-650.

[40] P. Hélot, «Deux églises champenoises méconnues. Les abbayes d'Orbais et d'Essômes», *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et art du département de la Marne*, t. 80, 1965, p. 87-112; P. Kurmann, «L'ancienne abbatiale d'Essômes: nouvelles considérations sur son architecture», *Congrès Archéologique de France, Aisne méridionale 1990*, Paris, 1994, t.I, p. 309-326; D. Sandron, *op. cit.*, 2001, p. 151-161.

[41] E. Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*

[42] M. Piavaux, «La partie orientale de la cathédrale Saint-Lambert: apport d'une aquarelle du XVIII^e siècle», *Artefact. Revue des historiens de l'art, des archéologues, des musicologues et des orientalistes de l'Université de Liège*, n°16, 1997, p. 42-45.

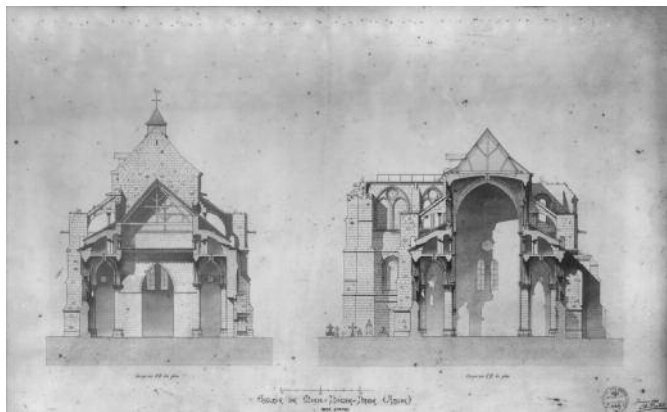


Figure 10. Mont-Notre-Dame, coupe sur la nef (cliché Monuments Historiques).

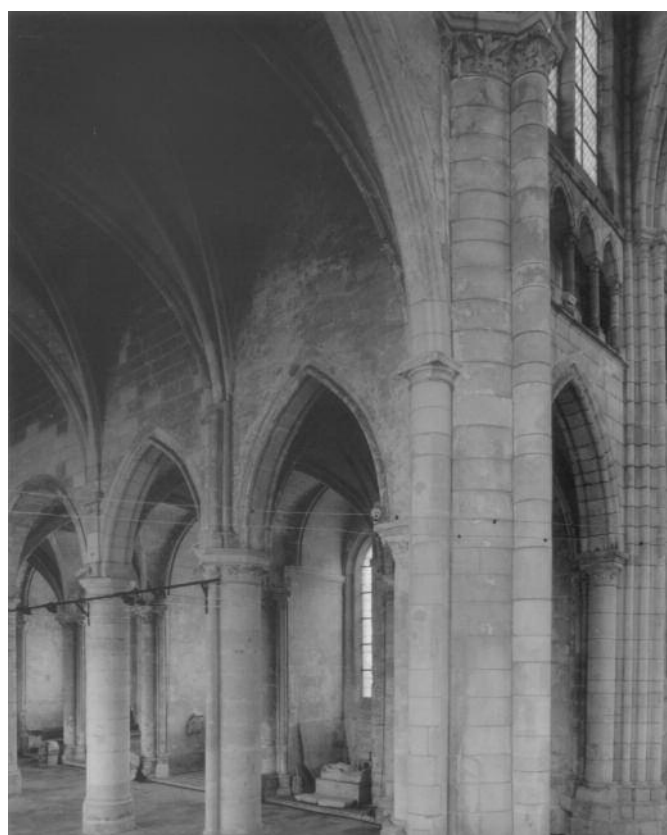


Figure 11. Soissons, Saint-Léger, extrémité de la nef et pilier nord-ouest de la croisée du transept (cliché E. George).

On sait désormais que ce système de contrebutement exista dès les débuts de l'architecture gothique, comme les travaux sur la cathédrale de Sens et le chœur de Saint-Germain-des-Prés l'ont montré [43]. Les premiers arcs-boutants étaient simples, les volées en quart de cercle, l'extrados plat et les culées non char-

[43] A. Prache, «Les arcs-boutants au XIIe siècle», *Gesta*, vol. 15, 1976, p. 31-42; J. Henriot, «La cathédrale Saint-Etienne de Sens: le parti du premier maître et les campagnes du XIIe siècle», *Bulletin Monumental*, t. 140, 1982, p.81-174; J. James, «Evidence for Flying Buttresses before 1180», *Journal of*

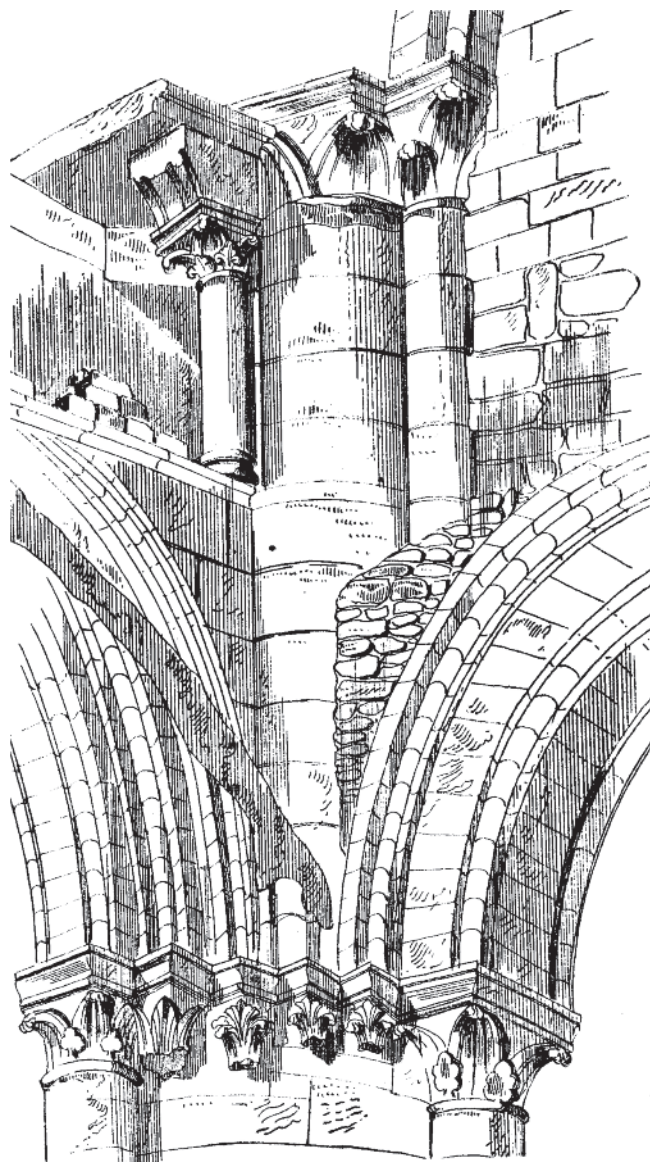


Figure 12. Mont-Notre-Dame, supports orientaux du massif de façade (d'après E. Lefèvre-Pontalis, Congrès archéologique 1911, t. 1, p. 254).

gées au-dessus de leur jonction avec les volées. On retrouvait ce dessin dans les arcs-boutants du bras sud de Soissons avant leur reconstruction au XIXe siècle par l'architecte Edouard Corroyer [44], dans les volées supérieures des arcs-boutants du chœur de Saint-Remi de Reims [45] ou à Mouzon avant les restaurations menées par Emile Boeswillwald [46].

A Liège, l'extrados oblique de la culée ne se poursuivait pas jusqu'au bord extérieur de la culée dont le sommet était plat, ce qui peut être considéré comme une

the Society of Architectural Historians, 51, 1992, p. 261-287; Ph. Plagnieux, «L'abbatiale de Saint-Germain-des-Prés et les débuts de l'architecture gothique», *Bulletin monumental*, t. 158, 2000, p. 7-86.

[44] D. Sandron, *op. cit.*, 1998, p. 72.

[45] A. Prache, *op. cit.*, 1975, p. 70-71.

[46] Fr. Souchal, *op. cit.*

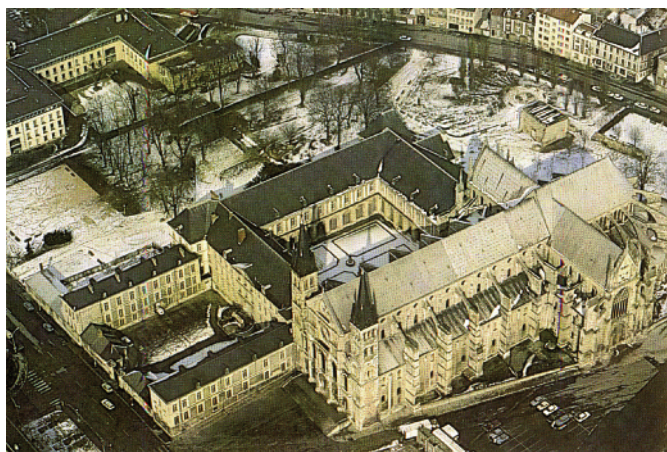


Figure 13. Reims, Saint-Remi, arcs-boutants de la nef.



Figure 15. Soissons, cathédrale, vue du sud-ouest.



Figure 14. Saint-Leu-d'Esserent, chevet.

amorce vers le type dominant au XIII^e siècle où le sommet de la culée est chargé. Ce dessin se retrouve dans les quatre dernières travées de la nef de Saint-Remi de Reims (fig. 13) [47], à Saint-Leu d'Esserent (fig. 14) [48], près de Senlis, ou à la cathédrale de Lausanne [49]. Ce fut aussi le cas, apparemment, à Notre-Dame-la-Grande de Valenciennes [50].

[47] A. Prache, *op. cit.*, 1975, p. 84-85.

[48] M. Bideault, Cl. Lautier, *Ile de France gothique*, I, *Les églises de la vallée de l'Oise et du Beauvaisis*, coll. Les Monuments de la France gothique, Paris, 1987, p. 318-331.

[49] M. Grandjean et alii, *La cathédrale de Lausanne*, (Bibliothèque de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse, vol.3), Berne, 1975, p. 62-66 et p. 102.

[50] L. Serbat, «L'église Notre-Dame-la-Grande à Valenciennes», *Revue de*

Plus tardifs, les arcs-boutants à deux volées superposées sur le flanc nord de la nef de Liège suivent un système déjà utilisé dans la nef de la cathédrale de Soissons, où les culées sont chargées depuis l'origine (fig. 15), ce qui n'était pas le cas dans le contrebutement initial du chœur de Soissons où la volée supérieure, plus fine et de moindre rayon suivait le tracé d'un simple quart de cercle, formule directement reprise à l'abbatiale cistercienne voisine de Longpont qui en garde la trace [51].

Les vues de la nef de Saint-Lambert en ruines permettent de discerner dans le contrebutement le détail du traitement de la culée qui se terminait vers le haut vaisseau par un renflement de section polygonale prolongé par un pinacle au-dessus de la jonction avec la volée. Cette forme de dilatation du contrefort de la culée, dont on ne rencontre guère de témoignage en France qu'à la cathédrale de Tours [52], ne semble pas avoir de rapport avec l'évasement plus marqué des culées, mais cette fois-ci sur leur face externe, qu'on observe au chevet de la cathédrale d'Amiens [53] puis à celui de la cathédrale de Cologne [54]. La solution liégeoise était parfaitement adaptée aux infrastructures puisque la culée était épaissie au droit des supports engagés du bas-côté, et amincie vers l'extérieur pour affiner le plus possible les contreforts qui scandaient l'élévation latérale de la nef. Elle fut largement reprise jusqu'à la fin du Moyen Age, depuis Mons jusqu'à Bois-le-

l'Art Chrétien, 4^e sér., t. 14, 1903, p. 366-383; J. Thiébaud, «Quelques observations sur l'église Notre-Dame-la-Grande de Valenciennes», *Revue du Nord*, t. 62, 1980, p. 331-344.

[51] D. Sandron, *op. cit.*, 1998, p. 97-99 et 199-201. Sur Longpont, C. Bruzelius, *L'apogée de l'art gothique: l'église abbatiale de Longpont et l'architecture cistercienne au début du XIII^e siècle*, Cîteaux, 1990, trad. française de "Cistercian High Gothic: the abbey church of Longpont and the architecture of the cistercians in the early thirteenth century", *Analecta sacri ordinis cisterciensis*, t.25, 1979, p.3-204.

[52] R. Schreiber, *Reparatio ecclesiae nostrae. Der Chor der Kathedrale in Tours*, Messkirch, 1997, p. 62.

[53] D. Sandron, *La cathédrale Notre-Dame d'Amiens*, Paris, 2004.

[54] A. Wolff, «Die vollkommene Kathedrale. Der Kölner Dom und die Kathedralen der Ile-de-France», *Dombau und Theologie im mittelalterlichen Köln, Festschrift zur 750-Jahrfeier der Grundsteinlegung des Kölner Domes und zum 65. Geburtstag von Joachim Kardinal Meisner 1998*, Cologne, 1998, p. 15-47.

Duc. Il n'est pas exclu que sur ce point comme celui des piliers quadrilobés, Saint-Lambert de Liège ait été un foyer d'invention, ressenti comme tel pendant une longue durée.

L'examen détaillé des supports et du contrebutement de la cathédrale gothique de Liège révèle la largeur de l'éventail des références, contemporaines ou plus anciennes, qui ne furent jamais servilement reproduites, un point sur lequel il convient d'insister.

De cette subtilité de discernement dans les sources architecturales, nous ne pouvons savoir quelle part revient

aux maîtres d'ouvrage, laquelle aux maîtres d'œuvre. Les prélats français du début du XIII^e siècle et la personne de Nicolas de Soissons, seul architecte de Saint-Lambert au XIII^e siècle dont le nom nous soit parvenu [55], nous emmènent naturellement vers le nord de la France. Mais Saint-Lambert de Liège est comme toute église cathédrale, un monument qui répond aux exigences les plus élevées de commanditaires et d'architectes dont la culture devait dépasser largement l'horizon de leur région d'origine. Ainsi peut-on mieux comprendre à quel haut degré d'assimilation et de création parvint très tôt le chantier liégeois sur des questions structurelles fondamentales.

[55] E. Poncelet, «Les architectes de la cathédrale Saint-Lambert de Liège», *Chronique archéologique du Pays de Liège*, t. 25/1, 1934, p. 5-38.